

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 15

Artikel: La terra que virè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186386>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des spectateurs. Au-dessus, en guise de lustre, une grande lampe à pétrole; dessous, un réchaud destiné à entretenir la vigueur des frileux personnages de la pièce.

Bientôt une petite loge, douillettement capitonnée de flanelle, s'ouvre pour laisser successivement entrer en scène les divers artistes, dont plusieurs, il faut l'avouer, nous ont paru plus intelligents, plus disciplinés, plus actifs que beaucoup de gens. Par ci, par là, une de ces puces savantes se mutine, il est vrai, mais le fait est si rare ! N'est-il pas bien naturel, après tout, que ces petits êtres qui viennent au monde en sautant aient parfois la velléité de s'ébattre, de gambader un peu !...

Du reste, tout acte d'insubordination est immédiatement réprimé. La coupable est couchée sur son dos — c'est ce que M. Muller appelle l'école des puces — et doit rester dans cette position désagréable jusqu'à entière soumission. On peut voir dans un coin certaine récalcitrante intraitable qui subit sa peine depuis plusieurs semaines et traîne une lourde chaîne, comme le forçat traîne son boulet.

Toutes les travailleuses sont liées délicatement par un léger fil d'or ou d'argent serti autour du cou de manière à leur laisser une entière liberté de mouvements. C'est par ce moyen qu'elles sont attelées et exécutent leurs exercices dans ce cirque miniature. La plupart sont de fort belle venue. M. Muller, qui est essentiellement éducateur, ne s'occupe pas de l'élevage, mais il s'approvisionne en divers pays, fait appel aux races les plus distinguées et étudie avec soin les aptitudes. C'est ainsi qu'il a constaté que la puce de l'Orient excelle comme puce de trait, tandis que celle de Lausanne et des environs a des préférences marquées pour le vélodrome.

La représentation commence. Voici d'abord deux puces de Constantinople, anciennes habituées du Sérail, dont elles connaissent sans doute les détours. Parfaitement proportionnées, la tête est fine, le poitrail large, la croupe bien dessinée, les membres solidement plantés. Ces superbes coursiers, aux allures rapides du percheron, traînent une voiture en or, avec cocher et jockey en livrée, sur laquelle se drolotte une autre puce de haute volée, s'abritant coquettement d'une ombrelle rouge.

Tandis que cette noble dame se fait ainsi promener dans son véhicule de gala, d'autres équipagés s'entrecroisent sur la scène, d'autres artistes se livrent aux exercices les plus variés. Ici deux maîtres d'armes croisent le fer et luttent avec un réel acharnement; là c'est un jongleur couché sur son dos, qui lance en l'air et rattrape avec une adresse digne des élèves de Knie, une boule de coton; près de là, un acrobate saute sur la corde, tandis que huit dames en crinolines dansent une valse comique. D'autres encore se parant d'ailes dorées et chatoyantes, imitent le papillon avec une fidélité étonnante. Parfois, quelques sujets plus frêles, plus délicats, se font un peu tirer l'o-

reille et ne travaillent que lorsqu'ils sont ranimés sous la chaude haleine de leur maître.

Tout cela se passe donc comme dans le meilleur des mondes et vraiment en famille. Ces puces, dont plusieurs suivent M. Muller depuis quatre ans, lui sont entièrement dévouées; elles ne sont point pour lui, quoi qu'en dise Boileau, d'implacables ennemies, ni d'ingrats parasites, mais une vraie source de revenus et de prospérité. Il le leur rend bien, par exemple; deux fois par jour, il leur sacrifie son sang, il leur prête son bras, au déjeuner et au souper. — Pas de *dix heures*, cela compliquerait trop le service, attendu qu'il faut, à chaque repas, dételer et atteler tous les équipages.

Nous terminons en engageant vivement les amateurs à visiter cet intéressant spectacle et à ne point écouter les mauvaises langues qui prétendent qu'on sort de là avec une sensation désagréable à la peau; — c'est faux. Les artistes de M. Muller sont trop précieux pour qu'il leur permette de telles divagations. Si quelques personnes ont eu cette impression, il faut qu'elles en recherchent ailleurs les coupables. L. M.

La terra que virè.

Abran. Et te crâi que la terra est rionda et que le virè déveron lo sêlâo?

Samuïet. Ma fâi que vâo tou que tê diéssio! lo faut bin crairè, à cein que diont. Po étrè rionda, ye faut bin; kâ coumeint lo sêlâo que sê tràovè âo lêveint lo matin et âo cutseint lo né, sê retrâovèrâi-te lo leindéman matin âo lêveint? Faut bin que ion dâi dou veréyè, sâi la terra, sâi lo sêlâo, et dein ti lè cas faut que la terra sâi rionda, sein quiet iô âodrâi lo sêlâo? et se l'est li que virè, faut portant que pouéssè bailli lo tor per dézo.

Abran. Cein, c'est onco onna quiestion; quand lo sêlâo va dâo lêveint âo cutseint on lo vâi quand n'ia min dè niolans, pace que va dè dzo; mâ quoui tè dit que ne revint pas pè lo mémo tsemin, et s'on ne lo vâi pas, c'est que revint dè né. Mâ po cein qu'ein est dè veri, se la terra verivè vretabliameint, coumeint diablo sê porrâi-t-on teni et veni totè lè nés bâirè quartetta tsi Jérémie; mè seimbliè qu'on dévetrâi ludzi et sê trovâ tantout ice, tantout lè, et que sa-t-on bin pou: on dzo pè Tolotsena, lo leindéman dans lè z'Allemagnès, tandi qu'on ne budzé portant pas dè pliace.

Samuïet. Mâ que na, que t'és fou! tot virè ein mémo teimps: la terra, lè mâisons, lè bêtès, lè dzeins; que cein va tot coumeint dein clliâo grands wagons qu'on eintrè pè lè dou bets, qu'on lâi pào martzi ein dévant, ein derrâi, âo bin restâ sein remouâ, et tot parâi on tracè qu'on diablo et portant rein ne budzè dein lo vagon. Eh bin! l'est dinsè po la terra; on virè avoué et l'est po cein qu'on revâi ti lè matins lo sêlâo âo lêveint, pace qu'on a bailli on tor.

Abran. Eh bin, Samuïet, ne sé pas; mâ dein ti lè cas, se le virè, voudré bin vairè lè colondès que sotignonnt lo toraillon!